



“RENDS-MOI, CRUELLE, CET AVEU” !

Jeune fille, dans tes regards,  
Que s'est-il donc passé d'étrange ?  
Ils n'ont plus ces doux rayons d'ange,  
Ils ne me lancent plus leurs dards.

Naguère je voyais ton âme  
Voltiger dans ton bel œil noir,  
Elle s'en faisait un miroir  
Qu'elle illuminait de sa flamme ;

Et quand tu l'élevais vers moi,  
Je sentais mon âme se fondre,  
Elle cherchait à lui répondre,  
Et toute troublée, en émoi,

Penchée, au bord de ma paupière,  
A la tienne voulant s'unir,  
Elle l'encensait d'un soupir  
Qui seul lui disait sa prière.

Sa prière, c'étaient les cieux  
Qu'elle voulait en toi connaître,  
Car les cieux m'ouvraient leur fenêtré  
Quand je voyais s'ouvrir tes yeux !

Mais aujourd'hui, pure allégresse !  
Cette illusion d'or m'a fui ;  
Le jour a fait place à la nuit  
Et le bonheur à la tristesse.

Oui, je ne retrouve plus rien  
De tout ce qui faisait mes charmes,  
Et mon regard n'a que des larmes  
Quand il se plonge dans le tien.

Dis-moi, dis-moi, ô jeune fille,  
Dis-moi ton cœur s'est-il fâché ?  
Dis, l'amour en fut-il tranché  
Comme la fleur sous la faucille ?

L'aveu que je te fis un jour,  
Cet aveu plein de flamme pure  
Que l'onde gazouille et murmure  
Sur les cailloux et le velour ;

Qu'on entend le soir dans la brise,  
Quand elle souffle en soupirant  
A travers le bois frémissant,  
A travers l'herbe qui s'en grise ;

Cet aveu, tendre élan du cœur,  
Qu'entonne au printemps la fauvette,  
Quand la nature, dans sa fête,  
Sourit sous l'œil du Créateur.

Cet aveu, tendant ton oreille  
Tu l'as reçu complaisamment,  
Et je vis, belle, en souriant  
Répondre ta lèvre vermeille.

“ Je t'aime ! ” c'est bien son accent !  
T'en souvient-il, fille cruelle ?  
Alors je vis une étincelle  
Briller dans ton regard puissant.

Puis nous ouvrant son aile tendre  
L'espérance nous en couvrit ;  
Songe trompeur ! ce qu'elle a dit,  
Non, tu n'as pas su le comprendre !

Le lendemain, ton œil sans feu,  
Friponneur, n'était plus le même.  
Je retire ce mot “ Je t'aime ”,  
Rends-moi, cruelle, cet aveu !...

Dis-moi, dis-moi, ô jeune fille,  
Dis-moi, ton cœur s'est-il fâché ?  
Dis, l'amour en fut-il tranché ?  
Comme la fleur sous la faucille ?

J. W. POTRAS.

## LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

Mes observations, mes recherches m'en ont révélé bien d'autres.

Vous signaler tous les abus qui se commettent par la publicité ou par certains bureaux de placement serait vouloir entreprendre une étude spéciale trop longue pour trouver place ici.

Cependant, je ne puis résister au désir de donner un bon avis à ceux de mes lecteurs qui n'ont pas l'habitude des grandes villes et qui seraient destinés à s'y transporter, aux émigrants surtout.

Défiez-vous des gens qui vous demandent une somme assez forte pour vous trouver du travail ou une position.

On a vu de malheureux émigrants donner jusqu'à leur dernier sou à des filous qui leur promettaient de l'ouvrage, et laissaient ensuite leurs victimes dans le dénûment le plus complet.

La prudence la plus élémentaire recommande à un étranger de ne s'adresser pour tous les détails de son voyage, transport de ses bagages, hôtels, de change de son argent, achat de billets de chemin de fer, de bateau, etc., qu'à des maisons ayant en quelque sorte un caractère officiel et bien connues.

Combien, alléchés par le bon marché, échangent leur argent contre de la fausse monnaie ou de faux billets de chemin de fer.

Nos compatriotes ont à New-York le choix entre bon nombre d'établissements très recommandables, auxquels ils peuvent s'adresser en toute confiance. L'Union des Sociétés Françaises a fondé dans cette ville un bureau de renseignements et de placement fort utile.

C'est aux jeunes filles surtout à se tenir sur leurs gardes.

Une femme détective fut un jour envoyée en mission, dans tous les bureaux de placement pour femmes, de New-York. Elle en revint confirmer les soupçons que certains bureaux étaient de véritables tripots où s'opéraient de honteux recrutements, en abusant de la naïveté et souvent de la misère de jeunes filles.

Voici une histoire de date bien récente, qui doit se reproduire trop souvent :

Une jeune fille, nouvellement débarquée, s'était adressée à un bureau de placement pour une position. A sa seconde visite, la maîtresse de l'établissement lui annonce qu'elle lui a trouvé une place comme servante dans une famille à la campagne. On doit venir la chercher le lendemain.

A l'heure indiquée la jeune fille retourne au bureau, où l'attend déjà le jeune homme chargé de la conduire à son poste. Toute à la joie d'avoir trouvé une place et dans son empressement de s'y rendre, elle ne peut trouver aucune objection à ce qu'un jeune homme l'accompagne. Au contraire, n'est-ce pas une certitude qu'elle arrivera à bon port ? Elle n'aura pas à compter avec les embarras qui attendent les voyageurs dans un pays étranger et dont ils ne connaissent pas la langue. Il est encore de bonne heure ; le voyage ne doit pas durer longtemps. Ils partent.

Ils ne sont pas encore arrivés à la station que le train qu'ils doivent prendre siffla en s'éloignant rapidement.

Ce n'est qu'un retard d'une heure ou deux !

Enfin, l'on part, sur le trajet, l'on descend à une station. Un quart d'heure d'arrêt !... le temps d'aller prendre quelques rafraîchissements. Quand nos deux voyageurs reviennent sur le quai d'embarquement, le train a disparu.

Nouveau retard !

Ils repartent. La jeune fille commence à être vaguement inquiète. Le voyage lui semble bien long. Son compagnon essaie de la rassurer. Le soleil a déjà disparu sous l'horizon. Ils s'arrêtent enfin.

L'heure du souper est passée, il est donc prudent de manger un morceau avant d'aller plus loin.

La jeune fille se rend à une si bonne raison. Le souper se prolonge aussi longtemps que possible.

De plus en plus inquiète, elle presse son compagnon de la conduire au plus tôt à destination. Celui-ci feint d'accéder à sa demande ; ils se remettent en route. Mais elle ne tarde pas à se convaincre qu'elle est tombée dans un piège tendu à sa bonne foi.

Que devenir, seule, la nuit, dans un pays étranger et sans ressource ?

Celle dont il est question ici, a eu le courage de dénoncer les deux imposteurs qui s'étaient si indignement joués d'elle, — et voilà comment je puis mettre cette histoire sous vos yeux. Ils ont été sévèrement punis.

Mais combien n'ont pas ce courage, et assurent par leur silence l'impunité à de vils exploitateurs.

C'est triste.

Hâtons-nous d'effacer cette mauvaise impression par le récit véridique d'une aventure romanesque, trop rare — malheureusement pour les jeunes filles déshéritées de la fortune.

Une jeune Allemande débarquait en novembre dernier au *Castle Garden*.

Pauvre, sans soutien, comme la plupart de ses compagnes qu'amène sur ces bords l'espoir d'une existence meilleure, elle jouissait de l'hospitalité publique offerte aux émigrants sans ressources, en attendant un travail quelconque.

Elle se promenait de temps en temps dans le jardin de *Castle Garden*. Sa beauté et ses manières simples attirèrent l'attention d'un négociant fort honorable d'une cinquantaine d'années. Il devint amoureux fou de la belle émigrante, et ne tarda pas à lui offrir son cœur, sa main et sa ort une évaluée à 75,000 dollars.

Voilà qui est bien.

Mais que cette histoire ne vous enflamme pas la tête, belles Européennes ! Qu'elle ne vous engage pas à quitter trop vite vos foyers pour venir seules sur ce sol étranger, sans appui et sans ressources !

Il y a tant de vos sœurs qui ne rencontrent ici que déception et misère et — pire que cela — la honte et le déshonneur.

Si j'ai cru devoir dévoiler en passant quelques dangers auxquels sont exposés les étrangers et les naïfs, il est juste d'ajouter qu'ils ne sont pas propres au sol américain, mais communs à tous les grands centres de population. S'ils se présentent peut être un peu plus fréquemment à New-York que partout ailleurs, ce fait trouve son explication naturelle dans la diversité d'origine de ses habitants, qui en fait la ville la plus cosmopolite du monde.

En ce qui concerne les annonces matrimoniales, si elles peuvent également donner lieu à des abus, il y en a de sérieuses.

J'ai encore pour illustrer ce fait une petite histoire.

Un de mes amis, désireux de s'établir et n'ayant que très peu de relations, eût l'idée de demander par la voie des journaux à faire la connaissance d'une personne possédant quelques moyens et voulant se marier.

Je lui laisse la parole :

“ Je reçus, dit-il, un assez bon nombre de réponses. Les unes n'étaient pas sérieuses, les autres ne remplissaient pas les conditions voulues. Une surtout me plut d'avantage par son ton de sincérité. J'y répondis. Après un échange de deux ou trois lettres, où ma correspondante m'avoua qu'elle n'avait pas de moyens, il fut convenu cependant, sur ses instances, que nous aurions une entrevue.

“ J'indiquai à ma correspondante inconnue un passage public ouvert, comme lieu de rendez-vous. Nous nous entendîmes sur le jour et l'heure.

“ Pour éviter les méprises, elle me fit la description de sa toilette.”

“ La rencontre fut facile. De suite nous primes le car pour le haut de la ville, et bien tôt nous entrâmes dans un café-concert très bien tenu, où se réunit l'élite de la société allemande.

“ Je dois vous dire que ma correspondante était née aux Etats-Unis, de parents allemands.

“ Je lui offris un petit verre de fine liqueur, et tous deux, assis à une petite table, nous engageâmes la conversation, comme deux amis de longue date.

“ Je l'accompagnai chez elle. C'était une petite maison d'apparence modeste, mais fort propre. Un bon feu nous attendait dans une salle presque coquette. Je fus présenté à la famille, et la conversation commença sur un ton presque d'intimité. “ C'était une famille de braves gens, travailleurs, économes et rangés. Ma correspondante n'était pas une beauté, mais sa gentillesse, ses manières à la fois simples et affables m'avaient séduit.

“ Aussi, ce fut à contre-cœur que le lendemain je dus envoyer une lettre pleine de regrets pour annoncer que la situation de ma correspondante ne me permettait pas de songer à une union dans laquelle je cherchais un moyen de m'établir à mon compte dans les affaires.

“ — Comment, lui dis-je, vous n'êtes jamais retourné la voir ?